L'OPINIÂTRE,*

OU,

Les jeunes têtes ne sont pas les plus sages.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE

MARIE ELLIOTT,

PAR

A. F. E. LÉPÉE,

Professeur de Langue Française à Londres.

ENRICHI DE GRAVURES EN TAILLE DOUCE.

Londres :

CHEZ WILLIAM DARTON, 58, HOLBORN HILL.

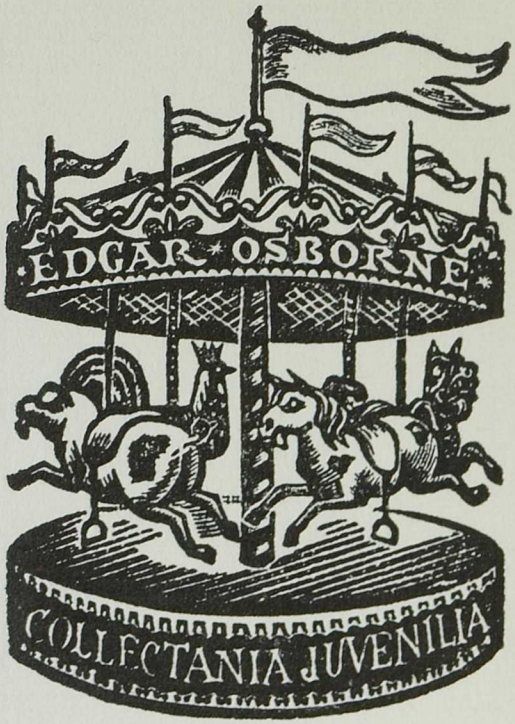
1829.

* **SELF-WILL;**

OR,

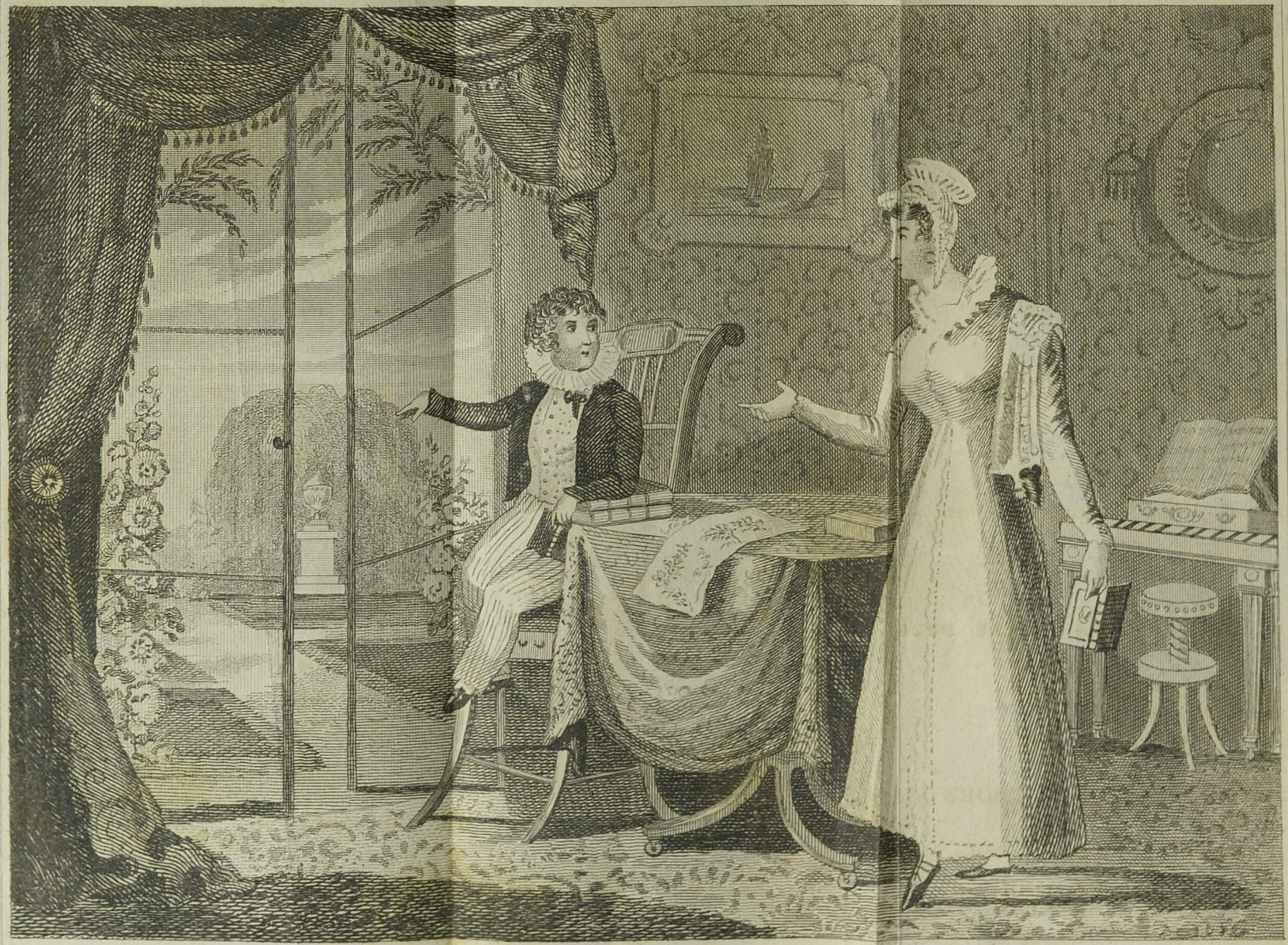
YOUNG HEADS NOT THE WISEST.

1829 (SB) dl



37131 039 925 177 II, 882

FRONTISPIECE TO "SELF-WILL; OR, YOUNG HEADS NOT THE WISEST."



He did feel some shame, when his mother asked, what he had been doing? but he was too candid to tell a falsehood, or even make an excuse; so he plainly told her of his father's command, and how sorry he was to give up his garden-work.

see page 9.

London: William Darton, 58, Holborn Hill.

L'OPINIÂTRE, *

Charles & Eliza Ridgely.

OU

Les jeunes têtes ne sont pas les plus sages.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE

MARIE ELLIOTT,

PAR

A. F. E. LÉPÉE,

Professeur de Langue Française à Londres.

ENRICHI DE GRAVURES EN TAILLE DOUCE.

Londres:

CHEZ WILLIAM DARTON, 58, HOLBORN HILL.

1829.

* **SELF-WILL;**

OR,

YOUNG HEADS NOT THE WISEST.

L'OPINIÂTRE,

OU

Les jeunes têtes ne sont pas les plus sages.

PHILIPPE était un habile garçon, toujours prêt à étudier et qui aimait à employer utilement son tems; bien des enfans beaucoup plus âgés que lui n'avaient pas la moitié des connaissances de Philippe: c'était un plaisir de l'entendre lire, ce qu il faisait d'une voix claire et d'une manière distincte; ensorte que tous ceux qui l'entendaient, le louaient com-

me le meilleur des jeunes écoliers: il était aussi prompt à trouver l'usage des choses et à deviner comment elles avaient été formées: il avait fait la plupart de ses joujoux et il n'était jamais embarrassé pour raccommoder ou améliorer ceux qui se trouvaient cassés.

Cette connaissance était un présent de son Créateur qui lui avait donné l'intelligence nécessaire pour faire toutes ces choses; et Philippe ne remplissait son devoir que lors qu'il s'efforçait d'augmenter cette intelligence que Dieu lui avait conférée: mais quand il le faisait, et se trouvait heu-

faire: les enfans doivent obéir à leurs parens, sans demander pourquoi? Vous savez que je ne contrarie jamais vos plans de plaisir; et si je le fais maintenant, c'est que j'ai de bons motifs, quoique je ne veuille pas vous les expliquer à présent."

Philippe n'avait rien à répliquer car il savait que son père avait toujours raison dans tout ce qu'il disait ou faisait; mais, quoiqu'il ne dît rien, il était contrarié d'être obligé d'attendre un jour de plus pour faire sa volonté. Il n'est pas aisé de vaincre ses vieilles habitudes, cependant celui qui

est sage et bon doit essayer de le faire, et comme Philippe connaîssait son devoir, il était plus à blâmer qu'un autre pour n'avoir pas essayé de le faire.

A peine son père fut-il parti, qu'il se mit à penser qu'il était dûr d'être privé pendant un jour de son jardin; d'ailleurs il avait un si joli louchet neuf, qu'il lui tardait d'être à l'ouvrage; il fut quelque tems avant d'avoir le courage de retourner à la maison et prendre un livre pour se distraire. Il en fut bientôt fatigué; ou plutôt il était assez méchant pour ne se plaire qu'à faire ce

qu'on lu défendait; ainsi il mit son livre de côté, et prenant une feuille de papier dans son carton à dessin, il commença à esquisser un paysage.

Ce genre d'occupation le fatigua bientôt aussi; en un mot, il perdit toute la matinée à essayer différentes choses sans en finir une.

Il éprouva une espèce de honte lorsque sa mère lui demanda ce qu'il avait fait? mais il était trop sincère pour dire un mensonge, ou même pour chercher une excuse; ainsi il lui fit franchement part de l'ordre de son père et lui dit combien il était fâché d'avoir

été obligé de laisser son jardin.

Sa mère le regarda avec surprise, et lui dit, " Mais mon cher Philippe peut s'occuper à beaucoup d'autres choses qu'à bêcher et je ne vois pas pourquoi il resterait oisif, parce qu'on lui a ordonné d'abandonner celle-là. Je croyais que mon enfant avait plus d'esprit: allons, mon ami, employez votre tems à quelque chose, soit à lire ou à écrire jusqu'à l'heure du dîner, et après avoir pris votre repas, vous pourrez jouer et vous amuser dans la plaine, mais je vous prie de ne pas quitter nos terres; je ne veux pas non

plus que vous alliez dans le village, jusqu' à ce que je sache si le rapport que l'on m'a fait aujourd'hui est vrai."

"Quel rapport ?" dit Philippe, "dites-moi ce que c'est; s'il faut que je reste à la maison, il est juste que je sache pourquoi."

La mère de Philippe était une tendre mère, et elle avait beaucoup de plaisir à le voir heureux, c'est pourquoi elle était affligée quand il faisait ou disait quelque chose de mal; elle pensa que dans ce moment il manquait de respect envers ses parens, ainsi elle le reprit doucement pour avoir

parlé d'une manière si rude et ne voulut pas en dire davantage sur le sujet qu'il désirait qu'elle lui expliquât.

Philippe l'aimait véritablement, et se sentit fâché de l'avoir offensée, et pour lui prouver son repentir, il s'appliqua à écrire pendant une demi-heure; après avoir fait ensuite deux règles sur son ardoise, il se trouva plus à son aise et revit sa mère avec plus de plaisir au moment du dîner.

Lorsque le dîner fut fini, il prit sa corde à sauter et alla dans la plaine, mais il pensa plus aux fleurs de son jardin,

qu'à sauter, et il désira plusieurs fois que ses parens voulussent lui permettre de se servir de sa nouvelle bêche ne fut-ce que pour une demi-minute.

Ainsi Philippe était coupable d'une faute, quoique ce ne fût qu'en pensée, car il avait assez d'esprit pour savoir, qu'en désirant d'agir contre leurs ordres c'était mal faire; il devait ressentir les mauvais effets de cette inobservation de ses devoirs, et être fâché d'une telle conduite.

Il y avait un garçon nommé Thomas, à peu-près de l'âge de Philippe, qui était

devenu commissionnaire des domestiques et travaillait dans le jardin ; il était pauvre, mais honnête et très poli dans ses manières. Philippe, qui était bon pour les malheureux, fit beaucoup d'attention à lui et lui donnait souvent un sou de l'argent de ses menus plaisirs. Ce jour qu'il ne pouvait s'amuser à rien, il fut bien aise de voir Thomas sortir de la cuisine espérant qu'il voudrait bien jouer avec lui; ainsi il l'arrêta pour jouer aux marbres et pendant quelque tems il ne pensa qu'à gagner la partie, jusqu'à ce que Thomas lui demanda s'il s'é-

tait déjà servi de sa nouvelle bêche. Philippe pensa de nouveau que la défense était pénible et commença à se plaindre à son humble ami; mais Thomas qui avait appris à obéir, et qui ne croyait pas qu'il y eût de désagrément à différer un plaisir pour plaire à un père, ne se fit pas de scrupule de le dire à son jeune maître. Philippe fut honteux de la réprimande et essaya de parler d'autre chose; cependant, après quelques minutes il dit, "Il est étonnant que papa m'ait acheté une bêche et qu'il m'empêche de m'en servir."

"Seulement pour le présent?" dit Thomas, "je crois qu'il vous permettra de bêcher dans un jour ou deux; et je suis bien sur que mon maître a quelque bonne raison pour en agir ainsi, car il m'a dit ce matin de ne point aller dans le jardin jusqu' à ce qu'il m'en ait donné la permission; et à l'instant même, comme j'allais parler au jardinier Jean, il s'en est allé sans vouloir me répondre."

"Cela est bien extraordinaire," dit Philippe, "je voudrais bien savoir pourquoi, mais il ne faut pas que je presse papa à cet égard."

" Y a-t-il quelque chose de nouveau dans le village ?" ajouta-t-il "car maman a parlé d'un rapport, quoiqu'elle n'ait pas voulu me dire ce que c'était que ce rapport."

Thomas répondit, " qu'il n'avait entendu parler de rien, mais qu'il n'y avait pas été depuis deux jours, son maître lui ayant donné l'ordre de coucher sur les étables et de ne point aller au village comme il avait coutume de faire.

Philippe désira alors plus que jamais, connaître le secret, et son désir insensé était si grand, que tous les efforts de Thomas pour l'amuser furent

inutiles quoiqu'il y mît toute la gaîté possible.

Le jour parut très ennuyeux à ce garçon sans réflexion, qui fut de bon cœur se coucher de bonne heure, dans l'espoir, que le lendemain il pourrait faire ce qu'il voudrait.

Le lendemain arriva et Philippe s'empressa de déjeuner afin de répéter ses leçons pour pouvoir aller dans son jardin; mais il fut encore arrêté par son père qui lui dit qu'il fallait qu'il s'éloignât de la platte-bande.

Philippe vit bien à la manière dont lui parla son père, qu'il n'avait pas de remarque

à faire, mais il se trouva très contrarié et parut triste. Avant la fin de la matinée son cousin Guillaume vint le voir, et comme il aimoit son cousin, sa mauvaise humeur disparut et avant l'heure du dîner il avait repris sa gaîté. Après le dîner Guillaume lui demanda à voir son jardin, et Philippe eut encore à raconter sa triste histoire; mais il n'inspira aucune pitié, car Guillaume pensa que l'ordre de son oncle devait suffire pour contenter son cousin.

"Eh bien," dit-il, "je verrai vos fleurs la prochaine fois que je viendrai; amusons nous à

autre chose; la dernière fois que je vins ici vous me gagnâtes à la balle. Je vais essayer aujourd'hui si je puis rétablir ma réputation; mais je pense que vous avez une nouvelle balle, car celle dont nous nous servîmes la dernière fois était bien mauvaise.

"Je n'en ai pas d'autre," dit Philippe, et il s'arrêta, car il allait proposer d'en aller acheter une, quand il réfléchit tout à coup qu'il ne fallait pas qu'il allât dans le village.

"Vous avez l'air si confus," s'écria son cousin" que je suis sûr que vous n'avez pas d'argent pour en acheter une neu-

ve; mais, comme j'ai un chelin, cela n'y fait rien."

"Je ne manque pas d'argent," dit Philippe, "mais il m'est défendu d'aller au village, jusqu'à ce que j'aie la permission de ma mère."

"Eh bien! irai-je?" demanda Guillaume, il n'y a pas pour plus de dix minutes de marche.

"Je crois bien que ma tante n'aura pas de raisons pour ne pas m'y laisser aller."

Philippe dit "qu'il pensait que non," cependant un moment après il craignit que cela ne fut pas bien de laisser aller son cousin sans permis-

sion, mais il ne voulut pas manifester sa crainte de peur que son cousin ne fût de cet avis et qu'alors ils n'eussent pas de balle neuve; ainsi il se tut à l'égard du rapport que sa mère avait entendu; Guillaume pensant qu'il ne faisait pas de mal, ouvrit la porte et fut hors de vue en peu de minutes. Comme Philippe tournait par le sentier qui avait vue sur le chemin il s'entendit appeler par Thomas, qui vint en hâte lui dire, que sa maîtresse espérait qu'il avait communiqué à son cousin son ordre de ne pas sortir de leurs terres. Philippe rougit et

avoua qu'il ne l'avait pas fait.

"Je suis fâché, très fâché," s'écria Thomas," car votre maman en est très inquiète: je lui ai entendu dire qu'elle aurait plus de soin que votre cousin n'allât pas dans le village, que son propre fils, et je crois vraiment qu'il y a quelque mauvaise maladie dans l'endroit, car j'ai entendu le cuisinier dire que la pauvre Dame Joyce avait perdu son petit garçon et que les enfans du boulanger étaient tous très malades.

" O mon Dieu! mon Dieu!" s'écria Philippe," que je regrette de n'avoir point averti mon cousin de ce que maman

m'a dit! que ferois-je, s'il gagne quelque maladie par ma faute?"

" Cela serait affreux en vérité, maître Philippe, mais on ne peut qu'y faire maintenant; j'espère seulement qu'il ne restera pas long tems."

Guillaume ne resta pas tèrs long-tems, mais Philippe pensa qu'il avait été une heure parti et il ouvrit et referma plusieurs fois la porte du jardin avant d'entendre son joyeux sifflet.

Gillaume était échauffé et après avoir jeté la nouvelle balle sur l'herbe, il commença à raconter pourquoi il avait

tardé plus de dix minutes. "Quand je suis arrivé à la boutique," dit-il, "il m'a fallu attendre quelque tems, car le pauvre homme était dans un grand embarras à cause de ses enfans malades et ne pouvait trouver une balle qui me convint; à la fin son épouse est arrivée, et la pauvre femme! pouvait à peine parler tant elle pleurait; ensorte que je n'ai pu faire un bon choix; j'ai pris celle qui m'a paru la meilleure et il faut nous en servir pour le présent." Philippe ne se souciait pas de la balle, toutes ses pensées étaient tournées vers le salut de son cou-

sin: ensorte que quand Guillaume vit sa figure pâle, il craignit qu'il ne lui fut arrivé quelque chose de désagréable pendant son absence et le pria de lui dire ce que c'était.

Philippe put lui dire avec vérité qu'il avait agi contre les ordres de sa mère, en laissant aller son cousin dans le village et qu'elle serait fâchée contre lui; que c'était là la cause de son chagrin, mais il n'eut pas le courage d'ajouter qu'il craignait que Guillaume ne souffrit d'avoir été dans une maison où il y avait des malades.

" Je voudrais que vous me

l'eussiez dit avant de partir," dit Guillaume, "car je serais bien mortifié que ma bonne tante pensât que j'ai agi contre ses volontés; il faut que vous lui expliquiez ceci quand nous serons réunis pour le thé."

Philippe ne put méconnaître qu'il était bon de le faire, mais il sentit que c'était une tâche difficile à remplir et cette idée dérangea le jeu de la balle auquel son cousin se livrait avec beaucoup de plaisir et de tout son cœur; le tems était très chaud et Guillaume qui s'était échauffé dans sa course, ne put tenir jeu aussi long-tems qu'il l'aurait

voulu, ensorte que ni l'un ni l'autre ne furent fâchés quand Thomas vint leur dire que le thé était prêt.

Les joues échauffées de Guillaume attirèrent l'attention de sa tante, et Philippe, trop honnête pour cacher la vérité, lui dit où son cousin avait été. Son regard qui annonçait le reproche toucha le cœur de son fils, d'autant plus qu'elle donna à entendre à son neveu ce dont il s'agissait ce qui lui fit croire qu'il avait engagé son cousin dans quel que grand danger.

Guillaume resta toute la soirée avec ses parens et quand

il les quitta le lendemain, Philippe ne se fit pas de scrupule d'avouer sa faute, et désira connaître l'étendue du mal qu'il avait causé. Sa mère lui dit alors que cette maladie épouvantable nommée la petite vérole, exerçait ses ravages dans le village et y occasionnait la mort de beaucoup de personnes; et que ni lui ni son cousin, ni le pauvre Thomas n'en avaient ressenti les effets affreux; qu'elle craignait qu'ils ne se trouvassent avec ceux qui l'avaient, de peur qu'ils ne gagnassent la maladie.

" Eh maintenant, mon cher Philippe," dit-elle, " je crains

beaucoup pour votre cousin; il est resté quelque tems dans une maison où plusieurs personnes étaient malades de la petite vérole; il est revenu très échauffé, il paraîssait abattu et se plaignait du mal de tête. Nous sommes tous entre les mains de la bonté suprême et si c'est la volonté de Dieu que nous souffrions quelque peine, il est de notre devoir de nous soumettre à ses décrets, mais nous n'avons pas le droit d'exposer nos amis au danger et surtout en faisant ce que nous ne devrions pas faire. Je ne vous en dirai pas davantage pour le moment: vous

devez être certain que votre conduite mérite des reproches; j'espère que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir davantage."

Philippe écouta sa mère avec un véritable chagrin, sentant bien qu'il méritait plus de reproches que sa bonté ne lui permettait de lui en faire.

Deux jours s'écoulèrent et Philippe ne manqua pas une seule fois à ses devoirs envers ses parens; cependant il ne se trouvait pas à son aise, car il lui tardait d'apprendre si Guillaume était encore bien portant et il avait l'intention de demander à son père si l'on

ne pourrait point envoyer Thomas pour s'informer de son cousin; mais le troisième jour le pauvre Thomas tomba malade, et l'on s'apperçut bientôt que sa maladie était la petite vérole. Philippe éprouva quelque satisfaction de ce qu'il n'avait point envoyé cet excellent garçon au village: mais ce plaisir fut bientôt dissipé quand il apprit que Thomas avait gagné la maladie de Guillaume, qui était tombé malade à peu-près dans le même tems. Ce fut un triste changement: Philippe pleura toute la journée et pria Dieu pour que ses deux amis pussent

supporter la cruelle épreuve: Thomas fut bientôt rétabli, et quoique faible pendant quelque tems, le bons soins de son maître et de sa maîtresse et les attentions de son reconnaissant ami Philippe, ranimèrent ses esprits et lui firent oublier la maladie passée.

Guillaume dont le sang était échauffé lorsqu'il revint d'acheter la balle, ne se portait pas aussi bien; la maladie prit plus d'empire sur lui il fut entièrement aveugle pendant quelques jours, et il déraisonna jusqu'à ce qu'il perdit connaissance; ses parens craignaient à chaque in-

stant de le perdre et Philippe n'avait plus d'espoir de revoir son cher cousin. Philippe n'était pas malade lui même, mais son cœur était si affligé, qu'il ne put ressentir aucune joie ni espérer aucune consolation, aussi long-tems que Guillaume resta au lit malade.

A la fin le médecin pensa que Guillaume était hors de danger et ses parens commencèrent à espérer que Dieu voudrait bien lui rendre la santé.

Rien ne peut peindre la joie de Philippe quand il apprit cette nouvelle; les jours lui parurent des semaines jus-

William was in a heat, and after tossing the new ball upon the grafs, began to account for his staying beyond ten minutes.

see page 24.

London: William Darton, 58, Holborn Hill.

qu'à ce qu'on lui permît de voir son cousin et lorsqu'il le vit, combien ne répandit-il pas de larmes en regardant les profondes cicatrices que la petite vérole avait laissées! et l'horrible changement qui s'était opéré dans ses traits autrefois si agréables! à la vérité une grande partie de cette difformité disparut avec le tems, mais la figure de Guillaume ne redevint point jolie; et quoi que Philippe fût trop sage pour apprécier la beauté, il ne pouvait qu'être fâché de ce que sa mauvaise conduite avait occasionné ce changement: et depuis ce tems là, lorsqu'il se

trouvait enclin à résister aux ordres de ses parens, un coup d'œil sur la figure de Guillaume, ou l'idée de sa première folie, suffisait pour le faire rentrer dans le devoir: et l'enfant entêté devint bientôt un enfant docile. La leçon qu'il avait reçue était pénible, mais après cela, elle resta gravée dans son esprit pour le reste de sa vie.

FIN.

De l'Imprimerie de J. MASTERS, Aldersgate Street.

OUVRAGES ÉCRITS EN ANGLAISE,

PAR MARIE ELLIOTT,

TRADUITS EN FRANÇAIS,

PAR A. F. E. LÉPÉE,

Professeur de Langue Française à Londres,

Et Publiés par

WILLIAM DARTON, LIBRAIRE, 58, HOLBORN HILL,

Prix Six-sous chacun.

La Petite Anne paresseuse corrigée. (Idle Anne reclaimed.)
La Petite Rapporteuse. (The Tell-tale.)
Le Rusé Benjamin. (Sly Ben.)
Les Frères Orphelins. (The Orphan Brothers.)
Le Contraste; ou, le Moyen d'être Heureux. (The Contrast; or, How to be Happy.)
L'Enfant Gourmand. (The Greedy Child.)
Le jour Pluvieux; ou, Les Plaisirs de l'Occupation. (The Rainy Day; or, the Pleasures of Employment.)
Le Petit Nègre. (The Black Boy.)
Le Mauvais Caractère. (Ill Temper.)
La Vérité est notre meilleur Ami. (Truth our best Friend.)
Il n'est rien tel que le Présent. (No time like the Present.)
Le Poulet Blanc. (The White Chicken.)
Les Animaux Muets; ou, La Cruauté punie. (The Dumb Animals; or, Cruelty Punished.)

On trouve aussi chez W. D., La Traduction des Hymnes à l'usage des Enfans, de Mde. Barbauld, par L.; Celle de Robinson Crusoe; de Whittington et son Chat; Des Entretiens Utiles, ou Peintures Parlantes à l'usage des Jeunes Gens; Marie et son Chat, (Mary and her Cat;) Les Enfans dans la Forêt, (The Children in the Wood;) Le Jour de Naissance de Rosette, (Rosstta's Birth Day;) et généralement tout ce qui rapport à l'éducation de la jeunesse.